

« Le sexe n'a rien d'une évidence biologique »

Emmanuel Beaubatie explore la fluidité et la multiplicité du genre, et retrace les trajectoires plurielles de celles et ceux qui entreprennent de passer les frontières du genre. A partir d'une enquête inédite, il fait des parcours de transition un objet sociologique.

ENTRETIEN

FANNY DECLERCQ

Dans un travail de recherches inédit et primé, Emmanuel Beaubatie conçoit le changement de sexe comme une expérience de transfuge. Sociologue chargé de recherche au CNRS, il montre dans sa thèse *Transfuge de sexe. Passer les frontières du genre*, récemment publiée chez La Découverte, la diversité des parcours chez celles et ceux qui changent de sexe, et la multiplicité du genre.

Pourquoi parlez-vous de personnes « trans », et non de transgenres ou transsexuels ?

Ce choix d'utiliser le préfixe est une manière de prendre du recul par rapport aux controverses qui entourent les catégories qui désignent les personnes trans, car elles sont connotées et controversées. La catégorie « transsexuel » a émergé dans le monde médical dans les années 50 et était alors associée aux personnes qui souhaitaient modifier leur corps médicalement. Le terme « transgenre » est apparu dans les espaces militants des années 70 chez des personnes trans qui ne voulaient pas modifier leur corps, avant d'inclure l'ensemble de la population trans à partir des années 90. Parler de « trans », c'est une manière d'avoir une formule inclusive, qui englobe une diversité de parcours, peu importe le rapport à la médicalisation. J'avais à cœur de renseigner la diversité interne de la population trans. Cette démarche s'inscrivait dans une perspective féministe : donner à voir la diversité des expériences des trans et les déclinaisons de leur oppression.

Vous ne différenciez pas le sexe et le genre. Pourquoi ?

Les féministes dites « matérialistes » ont conceptualisé le genre comme un rapport social transversal, au même titre que la classe sociale par exemple. Pour elles, c'est le genre qui produit les catégories de sexe, qui donne une signification sociale à un corps et l'assigne à une place, à un statut. Autrement dit, le sexe n'a rien d'une évidence biologique : c'est pourquoi je l'utilise au sens d'une catégorie sociale et administrative (qui contraint par ailleurs souvent à la binarité femme/homme).

Le genre est maintenant un terme entré dans le langage courant et qui désigne des réalités et des pratiques individuelles : on parle désormais de « son genre » (son « identité de genre »), de comme on « se genre », etc. De mon côté j'ai choisi d'utiliser sexe et genre comme des synonymes parce que je voulais à tout prix éviter de laisser penser que, même si les individus peuvent



se « genrer » de multiples façons au cours de leur vie, il existerait malgré tout une évidence naturelle et biologique qui diviserait l'humanité en deux et seulement deux groupes.

Si le genre est un rapport social, on peut changer de sexe comme de classe ou de milieu ?

J'ai fait une analogie avec les transfuges de classe, ces personnes qui, au cours de leur vie, quittent leur milieu d'origine et connaissent un autre destin. Beaucoup de travaux de sociologie existent à leur sujet. J'en avais lu certains que j'ai recueillis m'ont semblé ressembler à ceux des transfuges de classe, avec des sentiments et des trajectoires assez proches. J'en suis venu à développer cette approche par la mobilité sociale de sexe à l'échelle biographique. Si on peut changer de classe sociale, alors on peut changer de « classe de sexe ». Les trans sont souvent étudiés comme une minorité de genre, comme le T du sigle LGBT. J'ai découvert dans cette recherche que les trans étaient bien plus qu'une minorité de genre : leurs parcours ont aussi beaucoup en commun avec celles et ceux qui expérimentent des passages de frontières de classe.

Vous écrivez qu'il ne s'agit pas juste d'un passage d'une catégorie de sexe à l'autre.

C'est une autre étape de ma recherche, déclenchée entre autres par le développement des mouvements de personnes non binaires, qui refusent les catégories d'homme et de femme. En sociologie, on sait par ailleurs que les mobilités de classe ne se résument pas à des passages linéaires d'un milieu social à un autre. Beaucoup de travaux sont consacrés à ce qu'on appelle parfois les « petites » traversées, avec l'idée qu'on peut vivre

des mobilités plus « horizontales » que verticales, sans que cela n'implique de déclassement ou d'ascension spectaculaire.

Ces deux éléments m'ont amené à me pencher sur la pluralité des formes de mobilité sociale de sexe. Il y a des pratiques très différentes chez les trans en matière de transition de genre : dans leurs manières de s'identifier, dans leurs pratiques corporelles, dans ce qu'ils font ou ne font pas de leur état civil, et surtout, dans leurs façons d'investir la féminité, la masculinité ou la non-binarité. Tout comme chez les personnes non-trans – car on sait bien que toutes les femmes et tous les hommes ne se ressemblent pas –, on trouve différents styles de vie, ou plutôt de styles de genre, chez les trans.

En quoi les femmes et hommes trans ne font pas la même expérience du changement de sexe ? Qu'est-ce que le genre fait aux personnes qui changent de sexe ?

Un constat frappant qui s'est imposé à moi concerne les différences de temporalité de vie. Environ la moitié des femmes trans transitionnent à un âge avancé après avoir connu une première vie conjugale, parentale et professionnelle au masculin. Chez les hommes trans, c'est moins de 10 %. L'âge médian du début de la transition est de 38 ans pour les femmes trans et de 25 ans pour les hommes. En fait, beaucoup de femmes trans se résignent à rester des hommes dans leur jeunesse, en raison d'épisodes de grande violence dès les premiers soupçons de féminisation (en général, des soupçons d'homosexualité). Elles rentrent alors dans le rang, allant parfois jusqu'à embrasser une forme de masculinité hégémonique. La plupart des hommes trans

transitionnent dans leur jeunesse parce qu'ils rencontrent des obstacles moins coercitifs. Au début, l'entourage imagine qu'ils sont des garçons manqués, puis, lorsque les violences en viennent à s'exprimer, leur cheminement est déjà bien avancé : ils sont déjà engagés dans la transition.

Il y a une tolérance très asymétrique de la mobilité de genre. Le déclassement des femmes trans est vivement sanctionné, en particulier par les hommes, qui se sentent menacés dans leur masculinité dès lors que l'un d'entre eux se féminise. Les femmes trans sont aussi plus précarisées, car les parents aussi tolèrent moins les déclassements que les ascensions. Et, malgré l'ampleur des

difficultés sociales et matérielles qui touchent les femmes trans, ce sont les hommes trans qui semblent éprouver le plus de tensions subjectives vis-à-vis de leurs parcours de transition. On retrouve chez les hommes trans des émotions bien connues des transfuges de classe en ascension, telles que la culpabilité ou encore le sentiment de trahison. C'est entre autres pour cela que beaucoup d'hommes trans ont des difficultés à se dire eux-mêmes « hommes ». On trouve d'ailleurs plus de personnes non binaires parmi les personnes initialement assignées au féminin : il n'est jamais facile de se reconnaître dans une catégorie qui a incar-

né son propre oppresseur. Ces exemples illustrent la puissance toujours renouvelée des rapports de genre. Ce n'est pas parce que l'on est trans que l'on échappe au genre, loin de là. Passer la frontière du genre révèle, souvent avec brutalité, la différence qu'il y a à être traité comme un homme ou comme une femme dans le monde social qui est le nôtre.

Le changement de sexe comme une expérience de transfuge : de la difficulté de franchir les frontières...

© SHUTTERSTOCK.

Emmanuel Beaubatie

Ce sociologue, chargé de recherches au CNRS et docteur de l'École des hautes études en sciences sociales, travaille depuis plusieurs années sur les mobilités et la diversité de genre. Il a reçu le Prix de thèse 2018 du GIS Institut du genre ainsi que du Défenseur des droits pour sa thèse, dont découle l'ouvrage *Transfuges de sexe* publié chez La Découverte.



Transfuges de sexe - Passer les frontières du genre
EMMANUEL BEAUBATIE
La découverte
192 p., 19 €.